

Carnets d'un dilettante

Jean-Claude Trutt

Promenades littéraires, côté Orient



Nagai Kafû

Trois écrivains japonais que j'aime

Ihara Saikaku

J'aime beaucoup Saikaku. Un écrivain de la deuxième moitié du XVII^{ème} siècle, et pourtant déjà très moderne et bien plaisant à lire. Il est vrai que tout est nouveau chez lui : on a même prétendu qu'il est le précurseur du roman psychologique. Et le monde qu'il décrit est lui-même nouveau : c'est celui des Tokugawa qui vient de commencer et qui va durer jusqu'à la révolution de Meiji. Le monde nouveau des chônin, les commerçants bourgeois propriétaires, le début du théâtre Kabuki, moins élitiste que le Nô, du théâtre des marionnettes dans lequel va s'illustrer le grand auteur dramatique Chimitsu, les quartiers de plaisir qui vont fleurir dans toutes les grandes villes : Shimabara à Kyôto, Shimmachi à Osaka et bien sûr Yoshiwara à Edo, c. à d. Tokyo. Il y a un vrai plaisir à lire Saikaku. Ses histoires grouillent littéralement de personnages de toutes sortes: acteurs, moines, bonzes, ascètes, pèlerins, diseurs de bonne aventure, colporteurs, trafiquants divers, vendeurs d'étoffes, d'armures, de légumes, de levain, fabricants de tonneaux, de cercueils, puisatiers, bouilleurs d'alcool de riz, propriétaires de maisons de thé, éditeurs d'almanachs, bateliers, entremetteuses, policiers, chasseurs, oiseleurs, paysans, viveurs, prostituées... et pas un seul Samourai ! Et tous éclatent de cette vitalité si japonaise !

Pourtant Saikaku a surtout la réputation d'être un auteur de romans érotiques. Ce qui n'est pas vraiment le cas, même s'il a écrit la *Vie d'un ami de la volupté* et la *Vie d'une amie de la volupté*. Les cinq histoires qu'il raconte dans les *Cinq Amoureuses*¹ sont d'abord, comme le dit Bonmarchand dans sa préface, des histoires d'amours sensuels. Le Japon - comme la Chine - n'a pas été pollué par les conceptions sexuelles des Sémites. Mais si les sens sont l'élément déclencheur de la liaison amoureuse, je trouve que la sentimentalité, un certain romantisme même, ne sont pas complète-

¹ Voir : *Ihara Saikaku : Cinq amoureuses, trad. et notes de Georges Bonmarchand, édit. Gallimard, Paris, 1959*

ment absents. Par exemple dans la quatrième histoire : la jeune O-Shichi, la fille du marchand de légumes, a découvert l'amour à seize ans avec un jeune homme, aussi innocent qu'elle-même, à l'occasion d'un incendie et, pour rencontrer à nouveau son amant, va allumer un autre feu. Condamnée comme incendiaire à être brûlée vive elle affronte courageusement son destin, illuminée par l'amour, et laisse un message pour son amant, malade d'amour et inconscient, lui demandant de ne pas se suicider mais de se faire bonze. Le récit de la mort d'O-Shichi est très beau :

« La vie humaine est bornée. La sienne s'en alla dans la fumée du bûcher, peine assez rare, non loin de Shinagawa, au bord d'un chemin herbeux, à l'heure où résonnait la cloche qui annonce la fin du jour. De toute façon, la destinée des hommes est de ne pouvoir éviter de terminer leur vie en fumée. Mais O-Shichi eut une fin particulièrement digne de pitié. Cela se passait hier. Qui regardait ce lieu, le lendemain matin, n'y voyait plus ni poussière, ni cendres. Seul restait le vent des pins de Sudzu-gamori ».

Mais Saikaku est aussi à l'aise dans un registre plus paillard. Ainsi dans le premier récit, lorsque O-Natsu, la Belle de Himeji, et Seijurô s'enfuient en embarquant sur un bateau pour traverser un bras de mer : la barque est remplie de voyageurs de toutes sortes, pèlerins, commerçants, colporteurs, moinillons, lorsqu'au grand amusement de tous un grand escogriffe se lève, un courrier postal, et braille qu'il a oublié sa sacoche de courrier à l'auberge. *« Alors les voyageurs de s'écrier : T'aurais pas aussi oublié tes couilles là-bas? L'homme se palpa pour s'assurer qu'il les avait toujours, et répondit que, pour sûr, il en avait deux, ce qui provoqua un éclat de rire général. On convint que, dans ces conditions, mieux valait quand même, faire demi-tour ».* Ce qui ne va pas arranger les affaires de nos amants, car entre-temps des sbires se sont mis à leur recherche et Seijurô qui n'est pas seulement accusé de rapt mais de vol va finalement être condamné à mort et décapité !

Et puis je dois dire - en m'excusant auprès de mes lecteurs qui en seraient - que Saikaku, visiblement, n'appréciait pas trop les pédérastes. Qui semblaient être nombreux à l'époque tant parmi les

moins que parmi les Samourais. Il est vrai que quand un groupe d'hommes essaye de se passer de la femme... Et les sociétés trop martiales (voir Sparte ou les SA de Roehm) ont toujours fini par pratiquer l'homosexualité. Saikaku s'en moque. Comme dans la dernière histoire, la seule à finir bien, *l'histoire de O-Man et de Gengobei*. Voici comment Saikaku raconte la scène où la belle O-Man, amoureuse du moine Gengobei qui jusque-là ne trouvait son plaisir qu'avec de beaux éphèbes, le dupe en se faisant passer jusqu'au dernier instant pour un garçon :

« Depuis les reins sa main doucement s'abaissait vers le lieu, et O-Man se sentait toute gênée. Elle fit semblant de dormir. Le bonze, impatienté, se mit à lui pincer l'oreille pour l'exciter. Il s'aperçut alors que les reins du garçon étaient ceints d'une large bande en crêpe de soie écarlate ; il en fut saisi d'étonnement. Il ne revenait pas de sa surprise, car plus il regardait le visage de son compagnon, plus il y découvrit une douceur féminine. Comme il allait se relever, O-Man le retint et lui dit : Je suis une fille. Je n'ai pu m'empêcher de vous chérir, et c'est pourquoi je suis venue vous chercher jusqu'ici sous ce déguisement. Trouveriez-vous donc la chose si détestable ? En présence d'un aveu d'une si vive sincérité, le moine, en un instant, ne se posséda plus. Entre la volupté avec les hommes et celle que donnent les femmes, dit-il, il n'y a aucune différence. Et le voilà qui tombe aussitôt dans un déplorable désordre ; c'est bien le propre des hommes de changer si aisément d'intention ». Et Saikaku de conclure encore : « Tout bien considéré, il était tombé dans un piège dont le trou n'avait rien de détestable. Le Maître Cakya lui-même y laisserait volontiers prendre l'un de ses pieds ».

Nagai Kafû

C'est avec *la Sumida*² que j'ai commencé à apprécier la littérature japonaise. J'avais l'impression de retrouver dans ce roman l'ambiance douce et nostalgique des estampes des grands maîtres. Des grands maîtres qui utiliseraient plutôt les couleurs pastel. Car

² Voir : Nagai Kafû : *La Sumida*, trad. Pierre Faure, édit. Gallimard, Paris, 1975

c'est un livre de souvenirs, de son adolescence quand il errait à travers les quartiers du vieil Edo aujourd'hui disparu, cherchant à rentrer dans les théâtres, traînant son spleen, le long de la Sumida et de ses brumes. Pourtant en relisant aujourd'hui ce court roman je reste un peu sur ma faim. Même si je vois bien ce qui a dû me frapper à la première lecture : la nostalgie, les désirs vagues et inassouvis, et toutes ces réminiscences des estampes d'Utamaro (Chôkishi, près du bassin d'ablutions du temple d'Asakusa Kannon, remarque une jeune geisha : « elle avait pincé entre ses lèvres un mouchoir fleur de pêcher et, dans le mouvement étiré dont elle dégageait ses blanches mains de son haori en soie légère, elle dévoilait jusqu'à ses bras ») ou de Kunyoshi (celles qui représentent la Sumida de jour ou de nuit). Et puis le regret devant l'industrialisation, la pollution, qui détruisent et le monde et les paysages anciens. Seidensticker, l'universitaire américain qui a traduit le *Roman de Genji*, rapporte dans sa biographie³ que Kafû, lors de son séjour parisien, a pu constater que les Français avaient su concilier la vie moderne avec les joyeuses guinguettes des bords de la Marne. Pourquoi n'en sommes-nous pas capables, se dit-il. Je constate aussi, par ma relecture d'aujourd'hui, que la vie des saisons est constamment présente dans sa *Sumida* et que Kafû renoue ainsi avec une tradition ancienne et si typiquement japonaise que l'on retrouve aussi bien dans *Genji* que dans toute la poésie japonaise.

Kafû a publié *la Sumida* en 1909. Les autres nouvelles qui se trouvent dans ma bibliothèque datent des années 20 : le *Bambou Nain* et *du Côté des Saules et des Fleurs* de 1918, celles rassemblées sous le titre de *Voitures de Nuit*⁴ de la période 1925-35. Toutes sont consacrées à ce monde des saules et des fleurs, c. à d. des quartiers de plaisirs et des geishas. Kafû, dit René Sieffert dans sa postface à *Voitures de Nuit*, ne veut plus être qu'un « *faiseur de*

³ Voir : Edward Seidensticker : *Kafû the Scribbler, The Life and Writings of Nagai Kafû - 1879-1959*, édit. Stanford University Press, Stanford, USA, 1965

⁴ Voir : Nagai Kafû: *Voitures de Nuit, nouvelles, postface de René Sieffert*, édit. Publications Orientalistes de France, Paris, 1986

divertissements ». C'est probablement pour cela que Seidensticker l'appelle un scribbler, un scribouillard. C'est sa façon de refuser le monde nouveau. Ce qui demande parfois un certain courage puisque, à en croire René Sieffert, il est un des rares écrivains à refuser en 1940 d'adhérer à l'Association (patriotique) des Ecrivains du Japon.

Bambou Nain décrit la vie d'une prostituée de bas étage, de ces filles qui se négligent, ont des kimonos pas très propres, etc. *Saules et Fleurs* met en scène une véritable geisha des quartiers traditionnels. C'est pourtant dans ce dernier roman que l'on trouve les passages les plus érotiques, comme cette scène de bain où la geisha assoupie dans l'eau chaude, voit à travers la vapeur d'eau un homme se glisser auprès d'elle, croit qu'il s'agit de son amant, lui fait une fellation et s'aperçoit, réveillée par les cris stridents d'une femme, qu'il s'agit d'un parfait inconnu dont la femme qui est entrée dans la pièce est l'épouse ! Et pourtant c'est aussi dans ce deuxième ouvrage, dont le titre original, à en croire Seidensticker, signifie *Rivalités*, que l'on trouve ces passages pleins de charme qui nous font aimer Kafû malgré tout, malgré ses faiblesses (il ne sait comment ficeler une intrigue, nous dit Seidensticker, ses dialogues sont faibles, certains caractères, surtout ceux des personnages qu'il n'aime pas, les écrivains à succès p. ex., sont caricaturaux, etc.). L'harmonie de son style, son ton nostalgique et sa description sans cesse renouvelée de la nature, des saisons et de la vie des gens me fascinent toujours. Voici p. ex. comment Kafû traduit l'ambiance d'une soirée d'été dans le quartier de plaisir : « *L'arrosoir à la main le vieux Goznan montait sur le toit porter de l'eau à ses volubilis. Les samisens sur lesquels les geishas s'étaient exercées jusqu'à cet instant s'étaient soudainement tus. Voilà que tombait la nuit sur le quartier de plaisir. Dans toutes les maisons alentour c'était l'heure du bain et la bise lourdement chargée de l'odeur du charbon de bois retournait les kimonos d'été qui séchaient sur la terrasse. C'était aussi l'heure où les téléphones commençaient à sonner un peu partout. Goznan leva les yeux vers le ciel, émerveillé par les nuages en forme de plumes*

qui le remplissaient tout entier. Il en oublia de compter les boutons de ses volubilis et se perdit pendant un temps dans la contemplation des bandes de corbeaux qui rentraient chez eux se nicher dans les bois du Beach Palace » (traduction de Catherine Cadou corrigée à l'aide de celle, à mon avis - pour une fois - bien meilleure, d'Edward Seidensticker).

Et ces geishas ! Quel est ce mythe qui nous fait croire, à nous Occidentaux, que la geisha était une pure artiste, éduquée dans le chant et le jeu du samisen, capable de tenir une conversation cultivée, citer des poètes anciens et qui ne couchait pas ? En tout cas je peux vous dire que celles de Kafû, elles, elles couchent ! Et pas seulement avec leur protecteur ! Il est vrai aussi qu'on a peine à croire que ceux qui les fréquentent soient encore capables de parler poésie...

Finalement on a l'impression qu'à partir de *la Sumida* le seul et unique sujet de tous ses romans et nouvelles n'est plus que la prostituée, de luxe ou de bas étage. Comme si l'amour déçu de l'adolescent Chôkishi pour une jeune fille qui n'avait pour seule ambition que celle de devenir geisha, s'était cristallisé, transformé en une quête perpétuelle, aussi bien physique que littéraire, de la femme de plaisir. Et je me demande si sa nostalgie du Japon ancien ne se confond pas avec celle de son amour adolescent...

Dans le recueil intitulé *Voitures de Nuit* on trouve une autre nouvelle assez plaisante à lire, *Saison des Pluies*, qui décrit la vie mouvementée d'une serveuse de café (ou hôtesse comme on va les appeler après la guerre), en fait une entraîneuse, persécutée en secret par un amant jaloux. Et chez Seidensticker qui, à la suite de sa biographie de Kafû, présente la traduction de plusieurs oeuvres suivant un ordre chronologique, on trouve tout à la fin une dernière oeuvre bien émouvante publiée en 1937: *A strange Tale from the East of the River*.

C'est une histoire écrite à la première personne. Celui qui raconte est un écrivain, comme Kafû, ou plutôt Kafû lui-même. Un écrivain vieillissant qui parle de l'art d'écrire - il est en train d'écrire

un roman dont certains passages apparaissent dans le texte - et qui concède qu'il a le défaut - un défaut qu'on a justement reproché à Kafû - de donner plus d'importance au cadre qu'à la caractérisation de ses personnages. Un écrivain qui, un soir de pluie, fait la connaissance d'une prostituée, une ancienne geisha, et puis prend l'habitude, pendant tout un été, de venir passer ses soirées chez elle, fuyant son voisinage bruyant, les cafés de Ginza, la solitude. La contemplation de la fille qui se coiffe à l'ancienne, la chaleur des soirs d'été, le bourdonnement des moustiques font remonter d'autres images, les amis qu'il a perdus, les femmes qu'il a connues, les quartiers de plaisir qu'il a fréquentés. Une certaine sympathie naît entre la fille et l'écrivain. Et puis le jour du début de l'automne, quand l'été est fini, sans rien dire à la fille, l'écrivain décide soudain d'arrêter ces visites qui ne mènent à rien. Il ne la verra plus. Même si dans sa tête il voit encore son profil, assise à la fenêtre, dans la lumière des éclairs de l'orage du premier jour. Et que soudain il se sent seul et vieux et que l'automne naissant annonce déjà l'hiver, la mort des dernières fleurs de son jardin et des papillons qui frémissent encore par terre et sa propre fin aussi...

Je ne sais si Kafû a vraiment aimé toutes ces filles de joie qu'il a rencontrées et décrites tout au long de sa vie, aimé comme Uta-marô les a aimées. Ce qui est en tout cas certain c'est qu'elles ont constitué sa principale passion, plus encore que celle qu'il avait pour la littérature française de son époque (les Maupassant, Zola, Baudelaire, etc.), une passion qui l'a accaparé jusqu'à la fin, jusqu'à sa mort à 81 ans en 1959. Et même au-delà puisqu'il avait émis le souhait, comme le rapporte Sieffert, d'être enterré au cimetière des prostituées de Yoshiwara. Mais les morts ne peuvent plus se défendre et sa famille qui n'avait pu le récupérer vivant l'a récupéré mort. C'est dans la tombe de sa famille que repose Kafû aujourd'hui. Il doit bien s'y embêter !

Edward Seidensticker que je considère un peu comme le René Sieffert américain, même si je préfère le style plus élégant et plus poétique de Sieffert, est décédé le 26 août 2007 à Tokyo. Il avait

débarqué au Japon avec Mac Arthur, a étudié à l'Université de Tokyo et y est revenu pour y finir ses jours. Il y vivait, dit *Le Monde*, « pas loin des quartiers populaires de Ueno et d'Asakusa dans la ville basse, celle du petit peuple ». Peut-être pas très loin de ce quartier de Shimbashi où se déroulait le dernier roman au lyrisme si mélancolique de Kafû.

Yasunari Kawabata

J'ai mis un certain temps avant d'apprécier Kawabata. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être est-ce son style que je trouvais moins harmonieux que celui de Kafû. Peut-être sa description énervante de « vieux » (de 50 ans !). Je viens encore de relire son *Pays de Neige*⁵ dont le traducteur fait un éloge dithyrambique dans son introduction. Cette histoire d'un citadin de Tokyo qui rencontre dans une station des Alpes japonaises une geisha fantasque, une fille des neiges. Une histoire invraisemblable, teintée de mystère, un mystère qui frise le fantastique comme on en trouve des éléments dans ses instantanés des *Récits de la Paume de la Main*⁶. Je n'arrive pas à accrocher.

Par contre je commence, l'âge venant, à finalement apprécier ses descriptions de vieux. Pas ces vieillards lubriques qui se glissent dans les lits des jeunes filles nues des *Belles endormies*⁷. Je ne suis pas non plus entièrement convaincu par cette bataille qui se déroule pendant trois mois entre un vieux Maître de jeu de Go⁸ et un champion de la nouvelle génération. L'idée en est séduisante. Montrer que le vieux Maître (l'invincible) est battu par plus jeune que lui

⁵ Voir : *Yasunari Kawabata : Pays de Neige, édit. Albin Michel, Paris, 1982*

⁶ Voir : *Yasunari Kawabata : Récits de la Paume de la Main, édit. Albin Michel, Paris, 1999*

⁷ Voir : *Yasunari Kawabata : Les Belles endormies, trad. René Sieffert, édit. Albin Michel, Paris, 1988*

⁸ Voir : *Yasunari Kawabata : Le Maître ou le Tournoi de Go, édit. Albin Michel, Paris, 1975*

simplement parce que le vieux n'a plus la même énergie ou la même volonté de vaincre. Mais dans le récit de Kawabata le vieux est malade. Il doit être hospitalisé en plein combat. Il a même été opéré déjà trois fois. Cela fausse la démonstration, il me semble. C'est la maladie, non la vieillesse qui le fragilise. En plus, nous dit la traductrice, il ne s'agit pas d'un roman mais d'une chronique qui relate un vrai tournoi qui s'est déroulé en 1938. Et Kawabata aurait une sympathie pour le vieux qui représenterait le passé confucéen, alors que le jeune serait le symbole de l'ère nouvelle qui ne voit plus dans le combat du Go un art mais n'admirerait plus que l'efficacité, la gagne. Et pour bien prouver que Kawabata n'aimait pas les temps nouveaux elle invoque son suicide en 1972. J'estime que l'on n'a pas le droit d'interpréter le suicide de quelqu'un. C'est un acte libre. Et si Kawabata a voulu mourir à 73 ans c'est son droit le plus strict. Et ses raisons n'appartiennent qu'à lui. En tout cas cette mort jette une lumière nouvelle sur ses considérations sur la vieillesse.

Finalement je me demande si son plus beau roman n'est pas ce *Gronnement de la Montagne*⁹. Un homme qui cherche à résoudre les problèmes de ses enfants - une fille que son mari a quittée, un fils marié qui a une maîtresse qui est tombée enceinte - et qui se rend compte qu'il n'y peut rien. Un homme qui se réveille triste le matin, triste parce que c'est l'automne de sa vie, comme on peut être triste quand c'est la saison de l'automne et que celui-ci annonce, déjà, l'hiver. Un homme qui est tout désemparé parce qu'un jour il se rend compte que tout d'un coup, sans rime ni raison, il ne sait plus comment nouer une cravate...

(2004)

Texte-source : *Voyage autour de ma Bibliothèque, Tome 3, Littérature japonaise*

⁹ Voir : *Yasunari Kawabata : Le Gronnement de la Montagne, édit. Albin Michel, Paris, 1984*

